



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée, N^o 25.

Blouses en batiste écrue et en barrège, ceintures en cuir, capottes en gros de Naples.



PETIT
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25; chez COLLIN DE PLANCY, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 25; PAIN-PARRÉ, PONTTHIEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq S.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau  
~~~~~

MODES.

Quand le diable devient vieux il se fait ermite, dit le proverbe : il n'y a pas grand mérite à se retirer du monde lorsque le monde ne vous offre plus aucun attrait, me disait hier une jeune philosophe; pour moi, ajouta-t-elle, bien qu'à peine ai-je compté vingt printems, je suis décidée à me séparer de ces sociétés bruyantes et nombreuses, qui ne laissent à notre souvenir que des idées pénibles : car c'est dans ces cercles brillans où l'on peut juger de la futilité des hommes; où l'on peut apprendre à connaître à quelles erreurs ils peuvent se laisser entraîner : erreurs qui peuvent à jamais détruire toute espérance de félicité ! erreurs fatales, qui prennent leurs sources dans un amour désordonné du luxe et de la parure;

le luxe ne s'oppose-t-il pas surtout à la véritable destination des femmes? ne s'oppose-t-il pas même à leur bonheur? Oui, ma chère amie, et il sera facile de vous prouver cette vérité. D'abord la dépense exorbitante qu'exige l'entretien d'une toilette recherchée intimide les hommes, et surtout les hommes sages, et les empêche de songer à un établissement sérieux, établissement qui ne leur présente bien souvent, aujourd'hui, que la perspective de la ruine totale de leur fortune; le jeune homme alors, pour se soumettre aux chances incertaines du bonheur que lui présente l'état du mariage, cherche d'abord une femme dont la fortune puisse, en quelque sorte, le dédommager d'avance de la dépense future. L'argent devient donc l'unique mérite, ou du moins le premier que l'on recherche: l'argent tient lieu de figure, de talent, d'amabilité! Adieu, beauté! adieu, grâces naïves! adieu, vertus douces et paisibles! vous n'êtes plus qu'un vain nom! Adieu, tendre amour! ce n'est plus vous désormais qui réunira deux jeunes cœurs! L'amour!... Qu'ai-je dit?... Le petit-maître qui m'entendrait m'exprimer ainsi hausserait les épaules de pitié, et se moquerait du gothique personnage qui vient d'accoler d'une manière si ridicule l'amour et le mariage. Il est bien question d'amour, me dirait-il, lorsqu'on prend une femme! pour moi, si jamais j'épouse, je veux une jeune personne bien riche; je l'aimerai toujours assez si elle m'apporte en dot de quoi suffire à ses fantaisies et satisfaire un peu les miennes: il est si agréable d'avoir une belle maison, une loge à l'Opéra, une jolie voiture, de beaux chevaux; et ma jeune prêchese me débita cent autres réflexions plus justes les unes que les autres; j'en demeurai tout édifiée, et j'allais lui faire mon sincère compliment sur sa conversion, lorsque tout à coup, par une brusque transition, elle me dit: « A propos, comment me trouvez-vous avec ma robe en blouse? je rasolle de cette nouvelle mode, j'ai fait faire, en différentes étoffes, une demi-douzaine de robes de cette façon, cela sera charmant pour courir le matin à la campagne; j'ai imaginé qu'un chapeau-capote était nécessaire avec ce costume: que dites-vous du mien? Mais puisque je suis en train de vous parler de mes toilettes d'été, je vais vous montrer des robes délicieuses: elles sont presque toutes en percale, garnies de crevés soit en tulle, soit

en mousseline : ces crevés, séparés par des entredeux de tulle ou de broderies au plumetis, se disposent en forme de guirlandes ou de branches détachées, et donnent à la toilette une apparence de fraîcheur et d'élégance, dont aucune garniture n'a encore pu approcher. Les corsages des robes ont aussi une forme analogue, et se composent de bandes de percale, de mousseline ou de tulle. Les ceintures sont toutes très-larges et formées par des rubans de gaze écossais, nuancés ou sablés... Ici, je regardai avec surprise la jolie inspirée. « Comment, lui dis-je, tout à l'heure vous parliez retraite, philosophie, simplicité; maintenant vous discutez sur une robe, détaillez une ceinture; que puis-je penser d'une telle versatilité? — Ce que vous devez en penser, me répondit l'aimable prêcheuse; c'est qu'à l'exemple de bien des moralistes, j'aurais dû peut-être commencer par vous dire : *Faites ce que je dis, et non pas ce que je fais.* » Ainsi se termina le sermon de ce nouveau cénobite, à qui il suffisait d'apercevoir un morceau de gaze pour retrouver le goût de toutes les frivolités de la terre.

Après les robes blanches, qui sont les plus habillées, on voit beaucoup de mousseline en couleur : elles ont presque toutes des manches courtes pareilles, et l'on met avec de longues manches blanches. Les fichus sont en tulle ou en point d'Angleterre. Les plus élégans se nouent par derrière et forment ceinture. Les chapeaux sont généralement en gaze ou en paille. Ceux-ci ont pour garnitures des marabouts blancs. Quelquefois ils sont entrecoupés par des plumes plates de différentes couleurs : les plus beaux chapeaux de paille sont très-grands, et les rubans qui les nouent sont attachés sous la passe. Les fichus ou écharpes, en gaze-cache-mire, sont toujours bordés de baguettes d'or tissus ou brodés dans l'étoffe.

SIR BERTRAND.

(Fragment traduit d'Aïssin.)

SIR Bertrand pousse son cheval en avant et espère sortir avant la chute du jour des affreux marais où s'était il engagé; mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il se trouva égaré au milieu d'une foule de sentiers divers, et de quelque

côté qu'il promenait sa vue, il n'aperçut autour de lui que des plaines noires et désertes. Il ne savait où diriger ses pas, et la nuit, qui le surprit tout à coup, vint mettre le comble à l'embarras de sa situation. Il faisait un tems sombre, et la lune ne laissait échapper de tems en tems que de faibles et tremblans rayons à travers les épais nuages d'un ciel orageux. Si parfois elle s'offrait subitement et dans toute sa splendeur hors du sombre voile qui l'enveloppait, elle disparaissait bientôt après, et ne servait ainsi qu'à faire apercevoir au voyageur égaré la solitude affreuse et sans bornes au milieu de laquelle il se trouvait. L'espérance et son courage naturel le soutinrent long-tems; mais à la fin, accablé par la fatigue, et voyant à chaque instant augmenter l'obscurité, il craignit en s'avancant davantage de tomber dans quelque précipice, et s'élançant de son cheval, il s'étendit sur la terre froide et humide. Il n'était que depuis peu d'instans dans cette position, lorsque le son d'une cloche lointaine vint frapper son oreille. Il tressaillit, se leva, et tournant ses regards vers l'endroit d'où partait le son de la cloche il découvrit une lumière faible et vacillante; il saisit aussitôt les rênes de son cheval, et se dirigea avec précaution vers les lieux où il la voyait briller. Après une marche pénible il se trouva arrêté par un fossé rempli d'eau, et la lune qui apparut dans ce moment lui laissa distinguer un vaste et antique château flanqué de tourelles : ses nombreuses ruines attestaient le ravage des siècles. Les toits étaient enfoncés. Un pont-levis, fermé par une barrière vermoulue à chacune de ses extrémités, conduisait à une cour située devant le corps du bâtiment. Bertrand y pénétra, et aussitôt la lumière qui brillait à une des croisées d'une tourelle, glissa le long du mur et s'évanouit. Au même moment la lune disparut derrière un épais nuage, et la nuit devint plus sombre que jamais. Tout était morne : sir Bertrand, après avoir attaché son coursier, s'approcha du château dont il parcourut tout le front d'un pas lent et léger. Le silence de la mort continua à régner autour de lui : il regarda à la croisée d'une salle basse; mais il ne put rien distinguer à travers les ténèbres épaissies. Après un court instant de réflexion, il monta sur le perron, et, saisissant l'énorme marteau suspendu à la porte, il le souleva, hésita pendant quelques instans, puis le poussa.

avec force. Le bruit qu'il fit en tombant fut successivement répété d'une manière lugubre par tous les échos du manoir; mais tout redevint ensuite silencieux. Bertrand frappa un second coup avec plus d'assurance et de force, puis un troisième, mais ils furent suivis par le même silence. Il recula alors de quelques pas pour voir s'il ne découvrirait aucune lumière dans toute la façade du château, et il en aperçut une, à la même place qu'en arrivant, et qui disparut subitement et de la même manière que la première fois. Au même moment le son d'une cloche sourde et lugubre se fit entendre dans la tourelle; le cœur de sir Bertaud en frémit; il demeura un instant immobile, et la terreur le força à faire involontairement quelques pas vers son cheval; mais la honte l'arrêta bientôt; et, poussé par l'honneur et le désir invincible de voir la fin de cette aventure, il retourna sur le perron, et là, rassemblant tout son courage, d'une main il saisit son épée, et de l'autre le loquet de la porte, dont le lourd battant cria sur ses gonds, et résista à l'effort de son bras; il le poussa alors avec son épaule, et l'ayant forcé de s'ouvrir, il l'abandonna, et pénétra dans le vestibule; mais à peine y était-il entré que le battant retomba et se referma de lui-même avec un bruit formidable; sir Bertrand sentit tout son sang se glacer; il retourna sur ses pas, et il resta longtemps avant que sa main tremblante pût saisir la porte; mais ses efforts furent vains, et après avoir inutilement tenté de l'ouvrir, il jeta les yeux derrière lui, et aperçut contre le mur, sur un large escalier, une flamme pâle et bleuâtre qui répandait une faible clarté autour d'elle. Sir Bertrand rappelant de nouveau à lui toute la fermeté de son âme, s'avança vers la lumière qui recula à son approche. Parvenu au pied de l'escalier le chevalier hésita d'abord; puis il en franchit les degrés. Il le monta seulement, et la flamme continua à se retirer devant lui. Arrivé à une vaste galerie, la lumière le parcourit dans toute sa longueur, et sir Bertrand la suivit dans une odieuse horreur; il marchait légèrement, et les échos qui répétaient le bruit de ses pas, le faisaient tressaillir. La flamme le conduisit ainsi au pied d'un autre escalier, et là s'évanouit. Au même instant la cloche de la tourelle fit entendre un nouveau coup qui retentit jusqu'au fond du cœur du chevalier. Plongé dans une obscurité profonde, il commença

à monter ce second escalier, en étendant les bras devant lui. Tout à coup une main froide saisit son bras gauche, le serra avec force, et l'entraîna irrésistiblement en avant. Il chercha inutilement à se dégager, ses efforts furent vains; alors sir Bertrand leva son épée, et en porta un coup terrible sur le bras de l'être surnaturel qui l'avait saisi; aussitôt un cri perçant se fit entendre, et la main glacée resta suspendu et sans force à la sienne, il la rejeta avec horreur; et animé par un courage désespéré il s'élança en avant. L'escalier se retrécissait en montant; il était interrompu par de fréquentes crevasses, et encombré par les pierres des voûtes écroulées, enfin il aboutit à une petite grille en fer. Sir Bertrand l'ouvrit, et se trouva à l'entrée d'un passage étroit et tournant, et dans lequel on ne pouvait pénétrer qu'en se traînant sur les mains et les genoux. Une faible lumière l'éclairait et le chevalier y entra. Un sourd et lointain gémissement retentit le long des voûtes. Sir Bertrand continua à avancer, et au premier détour il aperçut la même flamme bleuâtre qui l'avait d'abord dirigé. Il la suivit de nouveau; et il parvint enfin à une vaste galerie au milieu de laquelle apparut un guerrier complètement armé, qui éleva vers lui le tronc ensanglanté d'un de ses bras, en brandissant de l'autre son glaive avec un air menaçant et terrible. Sir Bertrand s'avança avec audace à la rencontre de cet adversaire effrayant, et lui porta un coup furieux au milieu du visage. Le guerrier disparut aussitôt en laissant tomber une lourde clef.

La suite au Numéro prochain.

VARIÉTÉS.

LA jeune musulmane sauvée du massacre de Tripolitza par l'ex-capitaine de lanciers Persat, a paru en ville depuis sa sortie du lazaret. Elle a été présentée à nos premiers magistrats. Cette étrangère, fille de l'aga de Londari en Morée, excite un vif intérêt. Son âge (14 ans), la douceur de ses traits, où est encore empreinte l'expression de la tristesse, et surtout ce concours de circonstances ménagées par l'impénétrable Providence qui veille sur elle, sont autant de causes de l'attendrissement, dont on ne peut se défendre à son as-

pect. Ignorant absolument notre langue, elle ne peut connaître que dans les regards de ceux qui l'entourent, l'impression que nous a fait éprouver le tableau de ses malheurs, et tandis qu'on les raconte, rien ne peut la tirer de sa rêverie; mais si l'interprète prononce le nom des meurtriers de sa famille, elle éprouve une émotion visible, sa physionomie s'anime, et quelquefois au milieu de ces entretiens, elle a demandé des armes et la permission d'aller au combat. Pourrait-on s'en étonner quand on songe que c'est sur les corps sanglans de ses parens et de ses concitoyens égorgés qu'ont été rachetés les jours de l'infortunée Adellé?.....

Encore les barbares Moraites, que l'appât d'une modique rançon avait un moment désarmés n'eurent-ils pas plutôt reçu le prix convenu, qu'ils levèrent de nouveau le sabre sur la tête de la victime; mais les menaces que fit le capitaine Persat à ces lâches bourreaux, et l'inébranlable résolution où ils le virent de mourir, s'il le fallait, en prenant sa défense, produisirent tout l'effet qu'il attendait. Cette intéressante personne fut mise en lieu de sûreté, et y resta jusqu'au moment de son départ pour la France. On prétend que la générosité d'une dame de distinction a tout disposé pour lui assurer ici, avec une existence convenable, la conservation de ses mœurs et les bienfaits de l'instruction; et l'on ajoute qu'il a fait preuve dans cette occasion, d'une loyauté et d'une délicatesse qui honorent toujours plus son libérateur.

Journal de Marseille.

La fête qui a eu lieu jeudi dernier au jardin Beaujon a été favorisée par le plus beau tems; les dames Féry, qui arrivent de Londres, où elles sont restées pendant sept années au théâtre d'Astley, y ont dansé pour la première fois sur la corde, et ont prouvé que l'on pouvait allier la grâce et la légèreté à un exercice qui semblait ne réclamer que la force.

THEATRES.

Le Premier Prix, ou les Deux artistes.

LE cadre de cette pièce est extrêmement simple, et l'intrigue peut être indiquée en quatre lignes. Deux jeunes gens concourent pour le premier prix de peinture; l'amour-pro-

pre d'un professeur l'engage à faire décerner la palme à celui qui ne la mérite pas; quand ce dernier arrive tout exprès d'Angleterre, pour retirer son tableau, vaincre l'épiniâtreté du jury, assurer le triomphe de son ami, et le marier avec la fille d'un seigneur russe; le grand défaut de cet ouvrage, c'est de ressembler à tout, de renfermer une multiplicité d'entrées et de sorties, non-motivées, et surtout une scène fort inconvenante, dans laquelle une jeune personne, oubliant les devoirs imposés à son sexe, vient déclarer son amour à l'un des deux peintres, et sollicite un doux retour. Mais, après une critique aussi sévère, il serait injuste de ne pas rendre justice aux couplets spirituels dont cette pièce fourmille, et à l'esquisse fort bien tracée d'un élégant de bon ton. Ce personnage est fort bien joué par Armand qui, dans son couplet de facture, recueille des applaudissemens, qui s'adressent au moins autant à l'acteur qu'aux auteurs. Mademoiselle Clara joue, avec sa grâce ordinaire, le rôle d'Alfreda. Gobert est bien froid dans le sien: cet acteur eût été mieux placé dans celui confié à Philippe, et la pièce y aurait gagné s'il avait cédé le sien à Isambert. Je ne fais point cette remarque pour décourager un acteur, dont la verve est justement chérie du public; mais Philippe joue les comiques, et non les *Gontier*, et c'est une école que les acteurs ont faite, en distribuant presque tous leurs rôles à contre sens. Nous avons remarqué, au vaudeville final, le couplet suivant, que nos aimables lectrices nous sauront peut-être gré de leur faire connaître :

On vante chez les Écossaises

La candeur, la fidélité;

Le sentiment chez les Anglaises;

Et chez les Russes la beauté;

Mais en France on sait que les dames,

Ont tous ces talens réunis,

Et c'est à vous seules, Mesdames,

Qu'on doit donner le premier prix.

COLIFICHET.

AVIS.

LES Abonnemens au *Petit Courrier des Dames* datent des 1^{er} et 15 de chaque mois; les personnes dont l'abonnement expire à ces époques, sont priées de le faire renouveler si elles ne veulent point éprouver de retard dans l'envoi de leur journal.

Ce numéro est jointe la planche 50.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.